

Kitakinan... parce que la ville est aussi autochtone, Frédérique Cornellier. Coll. « Bâton de parole », Éditions du Quartz, Rouyn-Noranda, 2013, 168 p.

Carole Delamour

Volume 44, Number 2-3, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030978ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030978ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

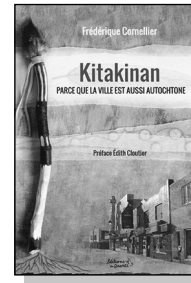
1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delamour, C. (2014). Review of [*Kitakinan... parce que la ville est aussi autochtone*, Frédérique Cornellier. Coll. « Bâton de parole », Éditions du Quartz, Rouyn-Noranda, 2013, 168 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(2-3), 165–167. <https://doi.org/10.7202/1030978ar>

- against uranium ». <<https://www.facebook.com/events/612340772221660/>> (consulté le 10 mars 2015).
- LE DEVOIR, 2015a : « Résolu : Québec a nommé Bouchard à la hâte selon les Cris ». <<http://www.ledevoir.com/politique/quebec/430079/resolu-les-cris-disent-que-quebec-a-nomme-bouchard-a-la-hate>> (consulté le 10 mars 2015).
- , 2015b : « Femmes autochtones disparues : Ottawa encore seul dans son coin ». <<http://www.ledevoir.com/politique/canada/433125/femmes-autochtones-disparues-des-propos-controverses-d-une-ministre-denonces>> (consulté le 10 mars 2015).
- LE RÉVEIL DU SAGUENAY, 2014 : « Résolu : le chef d'Opitciwan veut faire la paix... des braves ». <<http://www.lereveil.ca/actualites/politique/206541/resolu-le-chef-dopitciwan-veut-faire-la-peace-des-braves>> (consulté le 9 mars 2015).
- LE SOLEIL, 2015 : « 500,000 \$ pour aider les autochtones qui arrivent en ville » <<http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/societe/201501/12/01-4834439-500-000-pour-aider-les-autochtones-qui-arrivent-en-ville.php>> (consulté le 10 mars 2015).
- NUNATSIAQ ONLINE, 2015 : « Nunavik gives clear mandate to reigning Makivik president ». <http://www.nunatsiaqonline.ca/stories/article/65674nunavik_gives_clear_mandate_to_makivik_president/> (consulté le 10 mars 2015).
- OK8API, CERCLE AUTOCHTONE DE L'UDEM, 2015 : « Conférences ». <<https://cercleok8api.wordpress.com/conferences>> (consulté le 10 mars 2015).
- PREMIÈRES NATIONS DE WOLF LAKE ET DE EAGLE LAKE, 2014 : « Des Algonquins s'opposent à l'investissement de 1 M \$ de Québec dans un projet à risque élevé de mine de terres rares à ciel ouvert ». Communiqué de presse. Market Wired, 1/5 octobre. <<http://www.marketwired.com/press-release/des-algonquins-sopposent-linvestisment-de-1-m-de-quebec-dans-un-projet-risque-eleve-1958102.htm>> (consulté le 9 mars 2015).
- PREMIÈRES NATIONS INNUEES, 2014 : « La Nation innue, acteur incontournable du développement des ressources naturelles ». Communiqué de presse, CNW Telbec, 14 octobre. <<http://www.newswire.ca/fr/story/1427662/la-nation-innue-acteur-incontournable-du-developpement-des-ressources-naturelles>> (consulté le 9 mars 2015).
- RADIO-CANADA, 2014a : « 850 km de marche pour protester contre l'exploitation de l'uranium ». <<http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/National/2014/11/22/001-nation-crie-marche-contre-uranium.shtml>> (consulté le 9 mars 2015).
- , 2014b : « Trois nations autochtones s'unissent pour leurs droits ancestraux ». <<http://ici.radio-canada.ca/regions/est-quebec/2014/11/13/010-innua-anishinabeg-atikamekw-convention-baie-james-territoires.shtml>> (consulté le 9 mars 2015).
- , 2015a : « Des chefs autochtones rendent hommage à Aurélien Gill ». <<http://ici.radio-canada.ca/regions/saguenay-lac/2015/01/19/004-deces-aurelien-gill.shtml>> (consulté le 10 mars 2015).
- , 2015b : « Les Innus veulent se donner un gouvernement national ». <<http://ici.radio-canada.ca/regions/est-quebec/2015/02/26/013-innus-gouvernement-national-essipit.shtml>> (consulté le 10 mars 2015).
- , 2015c : « Une table ronde se penche sur les femmes autochtones disparues ». <<http://actualites.sympatico.ca/nouvelles/politique/une-table-ronde-nationale-se-penche-sur-les-femmes-autochtones-disparues>> (consulté le 10 mars 2015).
- TVA NOUVELLES, 2014 : « Pipeline de TransCanada : la grande séduction des peuples autochtones ». <<http://tvanouvelles.ca/lcn/infos/national/archives/2014/11/20141104-191008.html>> (consulté le 9 mars 2015).
- WALTER, Emmanuelle, 2014 : *Sœurs volées : enquête sur un féminicide au Canada*. Lux éditeur, Montréal.
- WILKINS, Robert N., 2015 : « Opinion: Sir John A.'s popularity in Montreal did not last ». <<http://montrealgazette.com/news/local-news/opinion-sir-john-a-s-popularity-in-montreal-did-not-last>> (consulté le 10 mars 2015).



Kitakanan... parce que la ville est aussi autochtone

Frédérique Cornellier. Coll. « *Bâton de parole* », Éditions du Quartz, Rouyn-Noranda, 2013, 168 p.

ALORS QUE LA SITUATION des autochtones en ville était un sujet d'étude peu traité au Québec, cette réalité commence à être prise en considération au sein des programmes de recherche, notamment au sein du réseau DIALOG ou de l'Alliance de recherche ODENA. En traitant de ce sujet dans l'ouvrage *Kitakanan... parce que la ville est aussi autochtone*, l'anthropologue Frédérique Cornellier propose un éclairage original et aborde la ville comme un nouvel environnement d'affirmation et d'investissement identitaire autochtone. Plus particulièrement, l'auteure se concentre sur le quotidien des autochtones résidant à Val-d'Or, en Abitibi-Témiscamingue, et analyse la façon dont se manifestent les dynamiques relationnelles et spatiales entre autochtones et allochtones.

Cet essai est issu d'un mémoire de maîtrise rédigé en 2010. La recherche, qui poursuit une démarche méthodologique d'entrevues et d'observations participantes, a été menée entre 2008 et 2009. L'auteure cherche à mettre en lumière la façon dont les autochtones s'approprient l'environnement urbain à travers l'étude des discours, des perceptions et des expériences vécues.

Dès sa fondation en 1935, la ville minière de Val-d'Or est fréquentée par des autochtones. À partir des années 1960, les premières familles « mixtes », composées de femmes algonquines et d'hommes québécois,

arrivent en ville. Leurs descendants représentent aujourd'hui un tiers de la population autochtone urbaine. Néanmoins, ce n'est qu'à partir des années 1980 que l'urbanisation des autochtones s'est développée de façon plus importante. Elle a augmenté de 270 % entre 1996 et 2006. Actuellement, sur les 33 000 habitants de la ville, environ un millier seraient autochtones (p. 29).

La communauté autochtone de Val-d'Or s'étend sur trois générations. Les membres de celle-ci partagent une identité et des expériences communes. Néanmoins, la communauté de Val-d'Or n'est pas homogène. On y observe une diversité culturelle et linguistique ainsi que l'apparition d'une nouvelle classe sociale, appelée « élite » dans l'ouvrage. Les raisons de l'urbanisation autochtone sont multiples et relatives à la diversité culturelle qui caractérise les habitants. Parmi ces raisons se trouvent la recherche d'emploi, la fuite de conditions défavorables au sein des communautés ou plus récemment la poursuite des études.

De façon générale, Frédérique Cornellier observe que le statut social des individus façonne les rapports sociaux et spatiaux qu'ils entretiennent avec leur environnement urbain. Les dynamiques sociales entre allochtones et autochtones sont caractérisées par ce que l'auteure appelle une « segmentation ethnique » (p. 29). Celle-ci réduit les échanges ainsi que la communication entre allochtones et autochtones, ce qui entraîne la circulation de stéréotypes racistes. Alors que la plupart des études affirment que le sentiment d'appartenance identitaire des autochtones urbains se crée principalement autour du réseau institutionnel, notamment les centres d'amitié autochtone, l'auteure observe que ce sentiment se construit également à travers la structure sociale des individus. Cette dernière varie selon leur capital et leur réseau social, la fréquentation de certains lieux ou encore leur degré de reconnaissance sociale.

Dans le chapitre 2, l'auteure s'intéresse aux réseaux sociaux autochtones qui gravitent principalement

autour de la famille. Celle-ci est la base de la cohésion sociale. Elle est à la fois le lieu et le moteur de la transmission culturelle et identitaire. Elle représente également un soutien grâce aux valeurs qu'elle véhicule (solidarité et partage). Lorsque la famille ne demeure pas en ville, il s'y crée un réseau social alternatif, constitué d'individus ayant des expériences et une appartenance identitaire communes.

De plus, l'auteure met en lumière l'émergence d'une élite qui partage une identité particulière et qui se démarque par les emplois qu'elle occupe. L'élite a bâti son capital autour du social, du politique et du savoir universitaire. Elle détient un rôle ambigu puisqu'elle est à la fois la porte-parole des réalités autochtones mais vit un quotidien différent de celui de la majorité. Aussi, l'élite qui tend à créer des ponts entre les populations allochtones et autochtones demeure parfois jugée de façon négative par les membres de sa communauté.

Au troisième chapitre, l'auteure décrit le quotidien des autochtones de Val-d'Or en utilisant le concept de visibilité. Elle cherche à mettre en lumière l'expérience spatiale vécue par les individus selon leur degré de reconnaissance sociale, qui dépend « de moyens de communication qui expriment le fait que l'autre personne est censée posséder une « valeur sociale » (Honneth 2004, cité p. 83). La visibilité de l'élite dans l'espace social valdorien est perçue comme positive alors que les autochtones de l'autre classe sociale passent souvent inaperçus et reçoivent peu de reconnaissance de la part des allochtones. Dispersés à travers la ville, les membres de la communauté ne s'identifient pas aux lieux résidentiels mais aux lieux institutionnels, tel que le Centre d'amitié autochtone. En organisant des activités sociales et culturelles, ces lieux jouent un rôle « d'indicateur structurel » et offrent aux autochtones une meilleure visibilité publique.

Malgré la proximité géographique des autochtones et des allochtones, la réalité sociale entre les deux groupes est loin de « l'harmonie relationnelle » revendiquée dans les discours

publics. C'est ce que démontre le dernier chapitre de l'ouvrage en interrogeant les connaissances et les discours que portent les allochtones sur les autochtones ainsi que les contacts qui existent entre eux. L'auteure observe qu'ils se côtoient dans les milieux professionnels, scolaires ou encore sportifs. Néanmoins, ces contacts restent fragiles et l'utilisation de stéréotypes continue de se perpétuer à l'endroit des autochtones, ce qui alimente la segmentation ethnique valdorienne.

L'ouvrage *Kitakinan... parce que la ville est aussi autochtone* a pour but de rendre accessible et de partager un travail universitaire de maîtrise. Ce délicat passage du mémoire au livre est doublé d'une autre difficulté : celle de la vulgarisation scientifique.

Le manque de précision des références au sein du texte peut gêner *a priori* un lecteur habitué à la littérature scientifique. L'absence de dates n'est pas si embarrassante puisque nous nous y retrouvons grâce à la bibliographie sélective finale. Cependant, nous aurions aimé pouvoir nous référer aux pages des ouvrages cités. De même, la forme adoptée quant à la présentation des citations nourrit parfois une confusion entre les citations d'auteurs et celles des informateurs. Ces points, qui résultent d'un choix éditorial, n'enlèvent rien à la qualité de l'ouvrage qui contribuera à alimenter les réflexions relatives aux modalités de la vulgarisation scientifique.

La lecture de l'ouvrage permet de saisir une partie de la diversité urbaine autochtone mais laisse parfois l'impression qu'il n'existe que deux « blocs » d'autochtones – l'élite et les autres – nuancés par les aspects générationnels. Les extraits d'entrevues laissent sous-entendre que ce n'est pas le cas, et il serait intéressant d'approfondir les spécificités de la population autochtone valdorienne afin, peut-être, d'affiner les analyses soulevées. L'ouvrage ouvre de nombreuses pistes de réflexions, notamment celles de la mobilité familiale ou de la mixité des jeunes générations. Il semblerait également pertinent de s'intéresser aux spécificités culturelles quant à l'investissement de certains lieux ou aux sentiments d'appartenance identitaire. Existe-t-il des relations ou

des échanges particuliers qui se créent entre les autochtones de différentes nations? Autour de quelles modalités se crée la cohésion de ces dernières dans le milieu urbain?

En exposant l'espace multi-relationnel des dynamiques sociales valdoriennes, les analyses proposées par l'auteure sur la spatialité ouvrent une perspective d'étude qui pourrait alimenter celles développées jusqu'à présent. Nous pensons notamment au concept de *dwelling perspective* ou « perspective de l'habiter », apporté par Tim Ingold (2000, 2012). Ce concept permet d'appréhender une compréhension du vécu qui ne peut s'accomplir qu'à l'intérieur de l'action et de l'environnement qui l'occasionne. Cet environnement contient la mémoire vivante de ceux qui y ont partagé un moment de vie (Ingold 2000), et l'appropriation sociale et culturelle ne peut s'y effectuer sans marquage territorial (Veschambre 2004).

L'intérêt de l'ouvrage *Kitakinan...* parce que la ville est aussi autochtone est de démystifier la réalité des autochtones en milieu urbain. À un moment où les autochtones urbains affirment avec vigueur leur présence, l'essai permet d'appréhender la ville non plus comme une « problématique sociale » (p. 14) mais comme un environnement autochtone au sein duquel se créent des sentiments d'appartenance identitaire distinctifs.

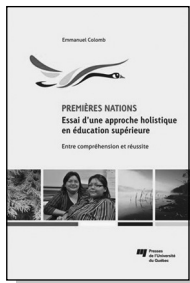
Carole Delamour
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Ouvrages cités

INGOLD, Tim, 2000 : *The perception of the environment. Essays in livelihood, dwelling and skill*. Routledge, Londres.

—, 2012 : « Culture, nature et environnement ». *Tracés* 22 : 169-187.

VESCHAMBRE, Vincent, 2004 : « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion ». *ESO : travaux et documents de l'UMR 6590*, Université d'Angers, n° 21 : 73-77. Sur Internet <http://eso.cnrs.fr/TELECHARGEMENTS/revue/ESO_21/veschambre.pdf> (consulté le 27 janvier 2015).



Premières Nations : essai d'une approche holistique en éducation supérieure. Entre compréhension et réussite

Emmanuel Colomb. Presses de l'Université du Québec, Québec, 2012, 91 p.

AVEC LE NOMBRE GRANDISSANT d'étudiants autochtones dans l'enseignement supérieur, ce livre va constituer une réflexion nécessaire destinée à un large public de professionnels du monde de l'éducation et notamment de l'enseignement post-secondaire et des universités. L'ouvrage, qui concerne les jeunes des communautés atikameks et innues des régions de la Côte-Nord, de la Mauricie et du Saguenay-Lac-Saint-Jean, s'appuie sur des données statistiques, historiques et culturelles, mais aussi sur des témoignages d'étudiants des Premières Nations ayant accompli leurs études hors du cadre de leur communauté, dans des écoles secondaires et des universités. L'auteur, lui-même enseignant, souligne tout au long de l'ouvrage le choc des valeurs et les difficiles compromis avec lesquels les jeunes autochtones ont dû composer en suivant un cursus de l'enseignement supérieur, pris entre les traditions de leur communauté et les valeurs du fonctionnement d'un monde occidental qui ne leur est pas forcément adapté. Bien que l'éducation reste une priorité au sein des communautés, même les plus éloignées, les épisodes tragiques des pensionnats autochtones ont laissé des traces : les écoles sont encore considérées pour beaucoup comme des outils d'assimilation à la culture blanche. L'optique de ce livre va dès lors consister à chercher un terrain sur lequel puissent se rencontrer l'étudiant autochtone, chargé de son bagage culturel ancestral, et les acteurs pédagogiques qui vont intervenir dans l'élaboration et la transmission d'un savoir

spécifique. Cela étant, ce terrain de rencontre s'inscrit dans un contexte historico-social plus global puisque les groupes autochtones sont engagés désormais dans une dynamique de reconnaissance culturelle à l'échelle nationale mais aussi internationale, ce qui aura une répercussion jusqu'à l'intérieur des petites communautés culturellement et géographiquement isolées. Les structures éducatives locales s'organisent tandis que l'on assiste à l'émergence d'une élite jeune et bien décidée à faire l'expérience d'un exode temporaire pour acquérir les compétences nécessaires et reprendre en main le destin de leur peuple.

Que se passe-t-il, dès lors, lorsque l'étudiant autochtone intègre l'école post-secondaire ou l'université? C'est ici que l'angle de l'ouvrage est intéressant puisque l'auteur ne souligne pas tant les difficultés adaptatives de l'étudiant autochtone que celles des enseignants et du personnel pédagogique qui se doivent d'être en mesure de bien l'accueillir et de lui fournir les outils nécessaires à sa réussite. L'enseignant devra jouer, pour ainsi dire, sur deux registres culturels (le sien et celui de l'élève) pour pallier une zone d'incertitude de la transmission (dans le livre une zone d'insécurité) en trouvant un point de rencontre garant de l'équilibre d'une stratégie éducative qui réponde aux exigences de l'approche interculturelle. Pour ce faire, la réflexion menée par l'auteur va dans un premier temps chercher les principes d'une rencontre possible qui feront intervenir la sensibilité culturelle de chacun, puis les compétences culturelles, le but étant d'accéder enfin à une « sécurité culturelle ». Inspirée des théories de Bennett, la notion de « sensibilité culturelle » implique un parcours graduel que l'individu achève depuis la phase de dénégation au cours de laquelle il ignore qu'il puisse exister une culture autre que la sienne, vers une phase de défense, durant laquelle il l'envisage comme une menace et la dénigre, bien qu'il lui reconnaisse une existence. Tandis que le sujet reste centré sur ses propres paradigmes culturels, la phase de minimisation des différences, qui constitue la troisième étape du processus,